



Simon
Casas

LA
CORRIDA
PARFAITE



AU DIABLE VAUVERT

Extrait de la publication

La Corrida parfaite



AU DIABLE VAUVERT

Simon Casas

La Corrida parfaite



Du même auteur

TOUS TOREROS, *Denoël*, 1985

TACHES D'ENCRE ET DE SANG, *Au diable vauvert*, 2003

L'ENVERS DE LA CAPE, *Fayard*, 2007

CONVERSATIONS AU SOLEIL, *La Belle Bleue*, 2010

ISBN : 978-2-84626-510-2

© Éditions Au diable vauvert, 2013

Au diable vauvert
www.audiable.com
La Laune 30600 Vauvert

Catalogue sur demande
contact@audiable.com

Pour Alain

*« Pour tout homme, tout artiste, qu'il s'appelle
Nietzsche ou Cézanne, chaque échelle qui monte
à la tour de sa perfection a pour prix la lutte
qu'il entretient avec son duende... »*
Federico GARCIA LORCA, *Jeu et théorie du Duende*

Pour moi, *la corrida parfaite* a commencé il y a bientôt un demi-siècle dans un café littéraire madrilène, au café Gijón, où l'impresario de José Tomas, Salvador Boix, me donne parfois rendez-vous. Ce café, lorsque nous avions 20 ans avec Alain Montcouquiol et que nous vivions à Madrid pour tenter de devenir toreros, nous en léchions la baie vitrée. Nous y voyions un autre monde, celui de la culture, qui nous fascinait tout autant que l'univers taurin. Nous vivions alors en marge d'une société où n'existait pas de place pour notre vocation, pourtant inspirée par la collectivité d'où nous provenions. C'est ce décalage qui a structuré nos vies et créé dans nos êtres une éternelle mélancolie. Nous ne le comprenions pas encore : notre réussite ne serait pas à rechercher dans le cadre exclusif de

notre profession. Nous nous étions condamnés à une errance sentimentale qui a conditionné nos êtres. Très tôt, littérature et tauromachie pour nous ne firent qu'un...

La prestation de José Tomas dans les arènes de Nîmes le 16 septembre 2012 est d'ores et déjà passée à l'histoire de la corrida. Le propre des chefs-d'œuvre est de dynamiser la réflexion, d'éclairer la mémoire, d'offrir aux esprits des perceptions accrues et de marquer de leur sceau la course du temps. Cette corrida a agi sur moi comme un révélateur, et il en a été de même pour l'ensemble des spectateurs : unissant les milliers de témoins dans une même émotion, l'œuvre de José Tomas a été vécue telle une liturgie.

La corrida de José Tomas a télescopé tous les éléments de ma vie, contenue dans le miroir de la vitrine du café Gijón et pourtant éparse. Et dans ma rêverie sur « l'amitié littéraire » qui m'unit à Alain, elle m'a aussi révélé la nature du silence qui s'est établi entre nous.

J'ai écrit ce livre en trois temps. Trois temps, ceux qui fondent l'exécution de la passe : *Parar*, pour recevoir la charge, *Templar*, pour modeler sa dynamique et *Mandar*, pour l'éloigner et

enchaîner une nouvelle passe. Trois temps, comme ceux qui composent la vie : la naissance, la charge d'exister, puis, en dernière instance, l'approche de la mort.

Premier temps

Contrairement au monde taurin qui a ses habitudes à l'hôtel Wellington, c'est au café Gijón que Salvador Boix me donne souvent rendez-vous. Garcia Lorca, Pablo Neruda et Antonio Machado s'y côtoyaient déjà à une époque où cracher dans les bistrots était dans les mœurs si l'on en juge par les plaquettes métalliques, encore visibles sur les murs, sur lesquelles on peut lire « *Prohibido escupir* ». Dans cet historique café littéraire madrilène, les idées fusaient dans des tertulias animées durant lesquelles se commentaient avec la même verve les secrets d'alcôves, l'actualité artistique ou les soubresauts de la vie politique. Au début du xx^e siècle, les prestations de Joselito et Belmonte, dont les partisans s'opposaient dans d'enflammées joutes verbales, étaient

l'objet des exégèses d'intellectuels et artistes qui appréciaient la fréquentation des grands toreros. Les boiseries dorées, les banquettes veloutées au bas desquelles est mentionné le nom des célébrités qui y ont posé leurs fesses, les rideaux rouges veloutés et les éclairages aux lumières indirectes, donnent au Gijón un aspect d'opulence digne de son illustre passé. Les garçons y ont une tenue soignée et on devine qu'ils ont dû surprendre durant leur service des confidences propres à faire chavirer tout autant les couples que l'État.

Salvador Boix n'a rien d'un classique personnage taurin. C'est un musicien de jazz, catalan de surcroît, plus apte à porter des baskets que des chaussures lustrées, surnommé « le flûtiste » dans le milieu tauromachique pour souligner perfidement que cet homme n'était pas destiné à devenir le fondé de pouvoir du plus grand des toreros : José Tomas. Boix, qui a plus de mépris que de respect pour les manigances des impresarii, en rigole. N'est-ce point précisément parce qu'il ressent mésestime et dédain pour les agissements du monde taurin, dont il dénonce les méthodes inadaptées à l'essor contemporain de la corrida, que le maestro l'a choisi ?

José Tomas se produit au compte-goutte, n'accepte aucune interview, refuse les prestations télévisées et impose ses choix : date de ses engagements, élevages qu'il combattrait, matadors qui l'accompagneront au cartel et jusqu'à l'illustration des affiches destinées à annoncer ses rares corridas. Salvador se doit d'être le porte-parole infallible de José Tomas et pour ce faire il utilise toujours la même méthode : parler clair, jouer la montre, avoir un coup d'avance sur les arguments de ses interlocuteurs et cultiver le mystère. Révéler à un tiers la moindre indication sur le contenu des échanges que l'on a avec Boix condamnerait à coup sûr à ne plus pouvoir engager son torero.

Jamais dans l'histoire un matador n'a gagné autant d'argent : ni Juan Belmonte, qui fut le premier à oser l'enchaînement des passes dans les années 1920, ni Manolete, dont le physique ténébreux et l'impavidité face aux cornes fascina les foules jusqu'au jour où un taureau le tua en 1947, ni Manuel Bénitez El Cordobés, qui dans les années 1960 fut pour l'Espagne l'équivalent des Beatles, ni Paco Ojeda, qui dans les années 1980 osa fouler les derniers centimètres

carrés de terrain restant à conquérir à la pointe des cornes.

C'est tous les vingt ans qu'apparaît un torero dit « d'époque », c'est-à-dire dont le style exprime effectivement l'époque à laquelle il appartient : la créativité des années folles pour Juan Belmonte, la gravité du fascisme pour Manolete, la démesure de la société de consommation pour El Cordobés et les équilibres retrouvés de la transition politique des années 1980 pour Paco Ojeda.

Au début des années 2000, apparut José Tomas. Il représente les valeurs dont notre monde est en quête. Ses gestes entraînent la charge des taureaux dans des accords dont le *temple* et le *duende* sont dignes des plus lumineuses symphonies. Quelle que soit l'intensité des clameurs, José Tomas demeure solitaire. Il ne semble exister que pour accomplir son œuvre. Dès qu'il apparaît dans la lumière du soleil, il ignore la foule et s'enferme avec la bête dans un ghetto de tristesse. Alors, avant chaque passe, s'échappe de ses lèvres un soupir sourd pareil à un dernier souffle, et son engagement est si

profond que sa vie semble s'arrêter dans chaque segment de *faena*. Lorsqu'il torée, José Tomas suspend le temps, la vie et la mort se fondent en une unité à la grâce inconnue. José Tomas nous transporte au-delà des angoisses que la mort impose.

Nous approchons des années 2020... Quelle sera la personnalité du prochain « monstre » ? Son style évoquera-t-il les magies de la civilisation musulmane qui est aussi à l'origine du génie de l'Espagne ? Comme tout art, la tauromachie est un média du style des peuples : créatif et fantaisiste pour celui des Gitans, fleuri et baroque pour celui des Sévillans, austère et appliqué pour celui des Castellans... C'est des convergences culturelles que naissent les arabesques qui fondent l'art des toreros, et, de même que dans la musicalité du flamenco se mêlent des sonorités appartenant autant aux chants de synagogues qu'aux litanies musulmanes, l'inspiration des toreros au moment d'affronter la mort puise son sens dans la rencontre de l'Orient et de l'Occident sur les terres d'Espagne.